



**HAL**  
open science

## Enseigner la morale, réformer l'écriture: l'Institutione (1542) d'Alessandro Piccolomini

Matteo Residori

► **To cite this version:**

Matteo Residori. Enseigner la morale, réformer l'écriture: l'Institutione (1542) d'Alessandro Piccolomini . M.-F. Piéjus, M. Plaisance, M.Residori. Alessandro Piccolomini (1508-1579). Un siennois à la croisée des genres et des savoirs,, CIRRI, pp.65-81, 2011. hal-01421360

**HAL Id: hal-01421360**

**<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01421360>**

Submitted on 2 Jan 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

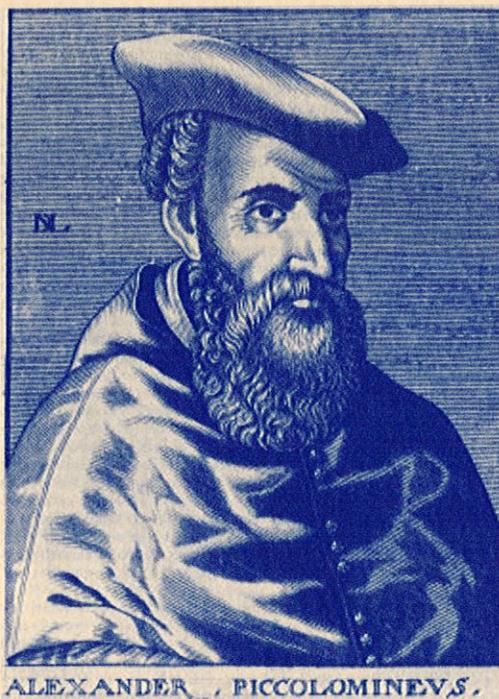
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ALESSANDRO PICCOLOMINI (1508-1579)

UN SIENNOIS À LA CROISÉE  
DES GENRES ET DES SAVOIRS

Actes du Colloque International  
(Paris, 23-25 septembre 2010)

réunis et présentés par Marie-Françoise PIÉJUS, Michel PLAISANCE, Matteo RESIDORI



*Ouvrage publié avec le concours du LECMO et de l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3*

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE PARIS 3

ENSEIGNER LA MORALE,  
RÉFORMER L'ÉCRITURE :  
L'INSTITUTIONE (1542)  
D'ALESSANDRO PICCOLOMINI

Risoluto dunque a questa impresa [...], postomi innanzi Aristotele e Platone, tutto quel succo che per la institutione d'un homo nato nobile e in città libera si convenisse in quindeci libri raccolti. Dove, quantunque di tutto quel che all'honorata vita di vostro figliuolo appartenga habbia trattato, nondimeno più spetialmente ne le morali discipline, Ethica, Iconomica, e Politica, mi son disteso, per esser quelle che più si richiedono a l'homo, e manco si trova chi oggi le insegni. E insiemente con questa occasione, mi son ritrattato di molte cose, che per scherzo scrissi già in un Dialogo de la Bella Creanza de le Donne, fatto da me più per un certo sollazzo che per altra più grave cagione, come molti miei amici ne pon far fede <sup>1</sup>.

Cet extrait de la dédicace de l'*Institutione di tutta la vita dell'homo nato nobile e in città libera*, adressée à la noble dame siennoise Laudomia Forteguerra, contient une présentation de l'ouvrage et en même temps le désaveu du plus célèbre texte de jeunesse d'Alessandro Piccolomini. Vaste traité qui vulgarise les enseignements moraux d'Aristote et de Platon pour servir à l'éducation du fils de Laudomia, l'*Institutione* est également censée proposer la 'rétractation' des propos scabreux contenus dans le *Dialogo della bella creanza delle donne*, dont il est dit au demeurant, et sans crainte de contradiction, qu'il ne faut pas les prendre trop au sérieux <sup>2</sup>. Ces lignes ont été souvent commentées par la

1. PICCOLOMINI Alessandro, *De la institutione di tutta la vita de l'homo nato nobile e in città libera*, Venezia, Girolamo Scoto, 1542 (dorénavant *Institutione*), *A la nobilissima e bellissima Madonna...*, n.n. Les livres qui composent le traité ne sont en fait qu'au nombre de dix. Dans nos citations des textes de Piccolomini nous nous sommes bornés à moderniser la ponctuation et l'usage des capitales.

2. Une autre rétractation explicite du *Dialogo* se trouve au chapitre 8 du livre IX, comme le remarque PRÉJUS Marie-Françoise, « Vénus bifrons : le double idéal féminin dans *La Raffaella* d'Alessandro Piccolomini », in *Visages et paroles de femmes dans la littérature italienne de la Renaissance*, Paris, CIRRI-Université Paris III Sorbonne Nouvelle, p. 73-139 (p. 74).

critique dans le but de définir la signification historique et culturelle de l'énorme projet que représente l'*Institutione*, publiée à Venise en 1542 ; elles sont cependant à interpréter avec une certaine prudence. Dans son étude sur le lettré siennois, Florindo Cerreta invitait déjà à ne pas considérer cette œuvre comme le document d'une 'conversion' inspirée par un changement profond survenu dans le climat politique et religieux de l'Italie des années 1530-1540, changement que Piccolomini aurait perçu promptement et auquel il se serait conformé non sans opportunisme<sup>3</sup>. Il n'en demeure pas moins qu'on tend encore aujourd'hui, nous semble-t-il, à voir l'*Institutione* comme une œuvre qui marque une ligne de partage, sinon entre deux époques de la culture du Cinquecento, du moins entre deux phases de la carrière de son auteur : d'un côté, la jeunesse siennoise, le théâtre, le néoplatonisme mondain, les audaces et les ambiguïtés de la littérature ; de l'autre, la maturité padouane et bientôt romaine, l'œuvre austère du commentateur d'Aristote, l'ambition du scientifique et du philosophe, les stratégies de carrière de l'ecclésiastique<sup>4</sup>.

Bien entendu, il n'est pas question ici de nier qu'une telle évolution ait eu lieu, ni qu'elle puisse être symptomatique d'une évolution plus large de la culture italienne. Il s'agit plutôt d'observer qu'elle ne procède pas par conversions brusques, mais dans une continuité fondamentale qui n'exclut pas les temporalités parallèles. Il est certain, en tout cas, que nos rares informations sur la genèse de l'*Institutione* n'encouragent pas, loin de là, un récit historique marqué par des ruptures nettes — quand bien même l'on tiendrait compte du décalage possible entre la composition et l'impression des œuvres ou de l'incertitude quant au rôle que l'auteur a joué dans leur publication. La dédicace à Laudomia Forteguerri est datée « di Padova, il primo giorno de l'anno 1540 », c'est-à-dire une année à peine après la *princeps* du *Dialogo della bella creanza delle donne*, parue à Venise en 1539 et précédée d'une dédicace datée d'octobre 1538 : un délai qui paraît d'autant plus court si on le rapporte aux dimensions exceptionnelles du traité, ce qui suggère que Piccolomini devait avoir déjà commencé la composition de ce dernier quand le scandaleux *Dialogo* était encore sous presse. On remarque, d'autre part, que la dédicace précède de quelques mois la première édition de la comédie *L'amor costante* (1540) et que ce n'est qu'en 1545 que sera publiée la dernière pièce de Piccolomini, l'*Alessandro*, qui n'est certes pas aussi licencieuse que le *Dialogo*, mais qui présente plusieurs points en commun avec celui-ci<sup>5</sup>.

De même que la chronologie, la géographie des activités de Piccolomini évoque moins une rupture nette qu'une continuité marquée par la multiplication des projets et des horizons d'attente. L'*Institutione* est habituellement qualifiée d'œuvre 'padouane' : elle aurait été conçue entre l'Université, à laquelle Piccolomini s'inscrit en 1538, et l'*Accademia degli Infiammati*, dont il est élu *principe* en 1541. Un témoignage ancien, mais difficile à vérifier, la présente même comme étant issue d'une série de leçons sur l'*Éthique à Nicomaque* que Piccolomini aurait prononcées devant les *Infiammati* — ce qui pose d'ailleurs un problème de chronologie, la date de fondation de l'Académie

3. CERRETA Florindo, *Alessandro Piccolomini. Letterato e filosofo senese del Cinquecento*, Siena, Accademia Senese degli Intronati, 1960, p. 38-39.

4. Voir par exemples les remarques, par ailleurs finement nuancées, de BALDI Andrea, *Tradizione e parodia in Alessandro Piccolomini*, Lucca, Maria Pacini Fazzi, 2001, p. 208.

5. CERRETA F., *Alessandro Piccolomini...*, p. 39.

(1540) coïncidant exactement avec celle de la dédicace du traité <sup>6</sup>. Toutefois, il ne semble pas nécessaire de postuler l'influence des milieux intellectuels padouans pour expliquer la naissance d'un projet comme celui de l'*Institutione*, qui correspond en fait à plus d'un titre à des orientations typiques de la culture siennoise, dans laquelle Piccolomini a baigné et qu'il a contribué grandement à façonner dès le début des années 1530. En tant que précis en langue vernaculaire des enseignements de Platon et d'Aristote, cette œuvre s'insère tout d'abord dans ce vaste programme de traduction et de vulgarisation de la culture classique qui est élaboré au sein de l'*Accademia degli Intronati*, et qui se concrétise, pour ce qui est de notre auteur, dans la participation à la traduction collective des six premiers livres de l'*Énéide* ainsi que dans les *volgarizzamenti* d'un extrait des *Métamorphoses* d'Ovide et de l'*Économique* de Xénophon. Quant à la prédilection pour l'éthique dont l'*Institutione* témoigne, elle est tout sauf étrangère à la culture siennoise : sans remonter aux allégories du *Bon Gouvernement* dans les fresques de Lorenzetti au Palazzo Pubblico, on peut rappeler que, dès la fin des années 1520, « scrivere la filosofia morale in toscano » est parmi les objectifs que se donne un jeune intellectuel influent comme Bartolomeo Carli Piccolomini <sup>7</sup>. La dédicace du traité à une dame de l'aristocratie siennoise et l'inscription de ce programme éthique dans l'horizon républicain d'une « città libera » ont donc des raisons profondes et ne relèvent nullement du déguisement siennois d'une œuvre qui serait née dans un contexte culturel différent.

Cela dit, il ne fait pas de doute que Piccolomini a trouvé à Padoue l'environnement idéal pour poursuivre et pour mener à bien son projet. Des affinités significatives ont été mises au jour entre l'*Institutione* et ce courant éthique et pédagogique de la culture padouane qui, découlant des idées de Pomponazzi, trouve sa formulation exemplaire dans le *Discorso sul modo di studiare* (1530) de Sperone Speroni <sup>8</sup>. C'est en effet dans des termes très proches que le traité de Piccolomini prône un renouveau de l'enseignement de l'éthique, discipline fondamentale et pourtant négligée par le *cursus* universitaire, et qu'il affirme, en s'écartant d'Aristote, la supériorité de la dimension active sur la dimension contemplative. Quant à la traduction en langue toscane des textes essentiels de la philosophie classique, elle est justifiée par des arguments qui font écho au programme pédagogique de Speroni, lequel critiquait l'apprentissage des langues anciennes comme un exercice stérile et une perte de temps dans l'éducation d'un jeune homme se destinant à la vie active dans la Cité <sup>9</sup>.

6. CERRETA F., *Alessandro Piccolomini...*, p. 21, qui cite Bernardino Tomitano et Scipione Bargagli.

7. Voir à ce sujet l'article de Franco Tomasi publié dans ce même volume.

8. POPPI Antonino, « Il prevalere della 'vita activa' nella *paideia* del Cinquecento », in *L'etica del Rinascimento tra Platone e Aristotele*, Napoli, La Città del Sole, 1997, p. 177-213. Pour une approche historique plus large, voir SCHMITT Charles B., « Aristotle's Ethics in the Sixteenth Century : Some Preliminary Considerations », in RUEGG Walter e WUTTKE Dieter (éd.), *Ethik im Humanismus*, Boppard, Boldt, 1979, p. 87-112, ainsi que LINES David A., *Aristotle's 'Ethics' in the Italian Renaissance (ca. 1300-1650). The Universities and the Problem of Moral Education*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2002.

9. BRUNI Francesco, « Sperone Speroni e l'Accademia degli Infiammati », *Filologia e letteratura*, n° XIII, 1967, p. 24-71 (p. 50-51) ; DANIELE Antonio, « Sperone Speroni, Bernardino Tomitano e l'Accademia degli Infiammati », in *Sperone Speroni (Filologia Veneta, n° II)*, Padova, Editoriale Programma, 1989, p. 1-53 (p. 24-25) ; POPPI A., « Il prevalere della 'vita activa'... », p. 199-206 ; CESTELLI-GUIDI Benedetta, « Educare a essere 'anticamente moderno'.

A côté de ces affinités indiscutables, cependant, des indices subsistent d'un grave désaccord entre les deux hommes. Un différend éclate en 1541 à propos du programme des activités académiques des *Inflammati* ; en 1542, Speroni lance contre Piccolomini une accusation de plagiat<sup>10</sup>. Nous reviendrons sur ces épisodes ; pour l'instant, il faut souligner que ces conflits, loin d'avoir un caractère purement personnel, traduisent une opposition intellectuelle profonde, dont l'*Institutione* porte les traces et qu'elle contribue même à faire éclater. C'est en opposition directe aux idées de Speroni que le *cursus studiorum* tracé par Piccolomini confère une place essentielle aux disciplines scientifiques et à la métaphysique<sup>11</sup>. Mais une opposition importante se dessine également sur le plan formel, c'est-à-dire à propos des genres d'écriture qui seraient les mieux adaptés à ce projet pédagogique. L'hypothèse qui sera développée dans les pages suivantes est en effet que la 'rétractation' qu'annonce l'*Institutione* et certains choix radicaux qui la caractérisent s'expliquent aussi par la confrontation avec Speroni : avec ses idées, mais surtout avec sa pratique d'écrivain. Décisif pour la carrière de Piccolomini, le tournant marqué par cette œuvre traduirait donc en premier lieu la volonté d'un positionnement alternatif au maître padouan au sein d'un projet commun, celui qui consiste à faire de l'écriture en langue toscane l'instrument privilégié de l'éducation morale.

\*

L'un des aspects qui encouragent l'interprétation de l'*Institutione* comme une œuvre de rupture est la place étonnamment limitée que l'auteur y attribue à la 'littérature' dans l'éducation de l'enfant et dans la vie morale de l'adulte. Avec ce terme anachronique, que Piccolomini n'emploie évidemment pas, nous désignons globalement tous les genres d'écriture qui ressortissent au domaine de la 'poétique' : fable, épopée, tragédie, comédie, poésie lyrique... Or, si certains de ces genres sont admis dans l'éducation de l'enfant noble, c'est uniquement avec une fonction propédeutique, c'est-à-dire dans le but de donner une première forme d'instruction morale à celui qui est trop jeune pour comprendre un langage philosophique rigoureux. Suivant la progression chronologique qui structure le traité, Piccolomini associe trois moments du développement de l'enfant à trois formes différentes d'expérience littéraire<sup>12</sup>. Tout d'abord, entre sa troisième et sa cinquième année, l'enfant pourra écouter des fables de la voix de sa nourrice, mais à condition qu'elles soient conformes à un schéma narratif bien précis :

L'*Instituzione* del nobile secondo Alessandro Piccolomini », in PATRIZI G. e QUONDAM A. (éd.), *Educare il corpo, educare la parola nella trattatistica del Rinascimento*, Roma, Bulzoni, 1998, p. 165-180 (p. 177).

10. CERRETA F., *Alessandro Piccolomini...*, p. 25, 44.

11. MIKKELI Heikki, « The cultural programmes of Alessandro Piccolomini and Sperone Speroni at the Paduan *Accademia degli Inflammati* in the 1540s », in BLACKWELL C. and KUSUKAWA S. (éd.), *Philosophy in the Sixteenth and Seventeenth Centuries. Conversations with Aristotle*, Aldershot-Brookfield USA-Singapore-Sidney, Ashgate, 1999, p. 76-85.

12. Ces passages ont récemment attiré l'attention de REFINI Eugenio, 'Per via d'annotazioni'. *Le glosse inedite di Alessandro Piccolomini all'Ars poetica di Orazio*, Lucca, Pacini Fazzi, 2009, p. 72-73.

Per institutione de i fanciulli dal terzo al quinto anno, resta solo che alcune cose vi dica intorno a quelle favole che lor'udir si conviene. [...] Scorgasi sempre in tai novelle che colui che harà fatto qualche atto liberale, magnifico, giusto, temperato, forte, magnanimo e mansueto, ne divengha per questo amico di Dio, e da gli huomini buoni di qualche premio honorato. Tra i quali premij l'honore sempre sopra gli altri habbia il suo luogho, per esser l'honore vero e proprio premio della virtù. Scorgavisi parimente che nissuna bugia rimanga coperta e impunita, e che, se tardi, almen col tempo gli scellerati e poco amici di Dio il dovuto gastigo ricevino <sup>13</sup>.

L'intrigue de ces fables doit donc invariablement mettre en scène la récompense des justes et la punition des coupables ; c'est de cette manière qu'elle est censée faire naître chez l'enfant une confiance solide dans l'action immanente de la justice divine et lui inspirer un comportement moralement exemplaire. Une fois qu'il aura appris à lire, l'élève pourra ensuite, entre cinq et dix ans, se confronter à plusieurs grands textes de la littérature grecque et latine, relevant des genres épique, tragique, comique et lyrique. Mais cela se fera à travers le double filtre d'une traduction en langue toscane et de l'interprétation allégorique que lui en proposera son précepteur :

Intorno a i Poeti, poi, di questo voglio io prima i precettori avvertire, che quelle favole che in prima scorza par che de l'empio alcuna cosa ritenghino debban da tal scorza scoprire, e mostrare il senso allegorico e più il morale ; onde i fanciulli non solo non danno, ma util grandissimo ne prenderanno. Il che, come di sopra v'ho detto, ne i fanciulli di minore età tal volta non avverebbe, per non poter quegli distinguere l'allegorico dal litterale. Dico adunque che molti Poeti sono che, se prudentemente saran dichiarati, meraviglioso frutto a i fanciulli, quanto a i costumi, n'apportaranno, come sono tra i greci Omero, e massimamente l'Odissea, de la cui moralità è testimonio Horatio ne le sue Epistole. Appresso a questo, Pindaro, Menandro (quel poco che se ne trova), Hesiodo, Euripide e Sofocle ; tra i latini, Vergilio, Terentio e Horatio <sup>14</sup>.

Pour ce qui est de la littérature en langue toscane, c'est dans la même tranche d'âge que l'enfant pourra la découvrir sous la houlette de son précepteur, mais avec une visée éducative plus restreinte, de nature purement formelle. La lecture des textes en prose sera en effet destinée à parfaire son éducation linguistique et se limitera donc à un petit nombre d'auteurs contemporains, les seuls qui, selon Piccolomini, sachent allier la pureté toscane du lexique à l'harmonie rythmique de la composition <sup>15</sup>. L'étude de la poésie, quant à elle, devra être assez approfondie pour développer chez l'enfant, grâce à l'imitation de Pétrarque et de quelques auteurs contemporains, des compétences techniques dans la versification ; il faudra cependant veiller à ce qu'elle ne dépasse pas certaines 'limites' :

13. *Institutione* II 5, *De le favole che a i fanciulli narrar si debbano*, f. 25 r-v.

14. *Institutione* II 8, *De l'offitio del precettore dal quinto anno al decimo dei fanciulli, intorno all'institutione della grammatica e humane lettere*, f. 31 r.

15. La liste des prosateurs recommandés se compose exclusivement d'auteurs siennois (Marc'Antonio Cinuzzi, Claudio Tolomei, Bartolomeo Carli Piccolomini) avec l'exception notable de Speroni, dont l'auteur promet d'envoyer à Laudomia « alcuni divini dialogi, e altri componimenti », où, en plus de « nobilissimi concetti », elle pourra trouver « un numero suavissimo, e una purità di vocaboli, netti, puri, proprij, et con ben composto filo intessuti », f. 35r. Sur cette liste voir les commentaires de CESTELLI-GUIDI B., « Educare a essere 'anticamente moderno'... », p. 178-179, et l'article de F. Tomasi dans ce volume.

De i versi, poi, non affermo quel che de i latini di sopra affermai, anzi lodo che un spirto nobile e bello debbi, fin ad un certo termino, nella poesia toscana essercitarsi; e il termino sia questo, che non molto spesso, ma con qualche occasione occorrendo, sappia comporre un sonetto, una canzone, un'ode, o alcune poche stanze, che ne mostrino la vivezza dello spirito che in sé possiede. Opere continue e perpetue in versi non lodo, concio sia che sol per un certo ornamento e ricreation d'animo voglio che tal cosa alcuna volta si faccia; la qual ricreation con qualche opera continua in fastidio si volgerebbe. Sia dunque la Poesia, quanto all'uso, per superficial ornamento dell'huomo, e accioché, rinfrancandosi in tal guisa, gli animi stanchi da lo speculare e da l'operare più vigorosamente a tai virtuose opere ritornin poi <sup>16</sup>.

S'il est souhaitable que l'élève arrive à maîtriser les formes poétiques en vogue à l'époque — sonnet, *canzone*, ode —, cet exercice ne doit être qu'un 'ornement superficiel' de l'homme et un 'divertissement' occasionnel pour son esprit accaparé par de plus graves occupations. Ce précepte dessine une hiérarchie limpide des activités dignes d'un gentilhomme: la pratique de la poésie n'est admise qu'au titre de la distinction sociale qu'elle assure et de sa capacité à délasser noblement l'esprit; elle reste en tout cas nettement subordonnée à la spéculation et à la vie active. Il est donc cohérent que la littérature ne fasse plus aucune apparition dans les livres suivants de l'*Institutione*, consacrés au *cursus studiorum* de l'adolescent à partir de ses dix ans. Le développement de ses facultés spéculatives sera assuré par des études de dialectique, rhétorique, musique, mathématique, géométrie, cosmographie et quelques autres sciences (livre III). Grâce à cette formation, il deviendra capable d'une appréhension intellectuelle rigoureuse des principes éthiques (livre IV) et pourra ensuite assimiler la taxinomie des vertus et des vices (livres V-VII), avec une attention particulière pour les domaines auxquels il sera le plus directement confronté dans sa vie sociale, à savoir l'amitié (livre VIII), l'amour (livre IX) et le mariage (livre X).

Cette subordination de la littérature à la philosophie et aux sciences n'est pas surprenante. Elle découle de l'idée, platonicienne aussi bien qu'aristotélicienne, selon laquelle la *mimesis* littéraire serait une forme de connaissance de la vérité plus indirecte et plus approximative que le concept: son rôle se réduirait donc au pur divertissement ou, au mieux, à la vulgarisation imagée d'idées que seule la philosophie saurait définir de manière rigoureuse. Ce schéma, inspiré notamment par la *République* de Platon, avait déjà connu une application pédagogique dans les ouvrages de Plutarque et de saint Basile recommandant la lecture des poètes comme propédeutique à la connaissance rationnelle de la vérité <sup>17</sup>. Piccolomini en propose néanmoins une interprétation originale lorsqu'il établit un parallèle entre le développement de l'enfant et l'évolution de l'humanité, que la révélation chrétienne aurait fait sortir de son état de minorité en rendant inutile toute forme de déguisement littéraire de la vérité morale. Dans le troisième livre de l'*Institutione*, il passe en revue les trois 'facultés rationnelles' qui permettent de distinguer le bien et le mal, et donc d'agir moralement. Après la *dialectique*, discipline de loin la plus rigoureuse, et la *rhétorique*, destinée à agir sur des esprits moins solides, il faudrait parler de la *poétique*; mais Piccolomini refuse ostensiblement de s'y attarder:

16. *Institutione* II 9, *Della lingua Toscana*, f. 35v. Les poètes contemporains dont l'imitation est recommandée sont Bembo, Molza, Della Casa, Varchi, Ugolino Martelli et Marc'Antonio Cinuzzi.

17. PLUTARQUE, *De audiendis poetis*; BASILE, *De legendis libris gentilium*.

De la Poetica, che è la terza delle facultà rationali, restaria di trattare. Ma (come di sopra ho detto più volte) v'afferma hora che io non mi curo che molto ne l'esercitation poetiche v'affatighiate, per essere ne i tempi nostri mancata quella necessità di persuader le cose utilissime con la coverta di favole, e col dolce de i ritmi, e de i numeri; volendo la nostra divina leggie che apertamente i precetti di quella a tutti si predichino e si chiarischino [...]. Mancata è dunque in buona parte l'occasion de i Poeti; tal che solamente n'è restata la Poesia per non so che diletto e ricreation d'animo<sup>18</sup>.

Après la fin de l'enfance, donc, la pratique de la littérature n'aurait plus aucun intérêt éthique, les préceptes de la morale chrétienne étant formulés de manière parfaitement claire. La lecture peut apporter tout au plus une forme de plaisir — et encore à condition qu'elle se borne aux auteurs contemporains, étant donné, affirme Piccolomini, que la transformation incessante des langues et des mœurs ne permet aux lecteurs modernes d'apprécier dans les textes anciens ni la douceur des vers ni la justesse de la représentation des caractères<sup>19</sup>. La déclinaison chrétienne du platonisme esthétique vient donc se greffer sur une critique radicale de l'approche humaniste de la littérature: celle qui voyait dans les œuvres classiques le lieu d'une rencontre féconde entre passé et présent, rencontre que l'éloignement historique rendait certes difficile, mais dont une certaine stabilité de la nature humaine semblait assurer la possibilité et le profit moral. Il est vrai que cette critique n'aboutit pas à un refus complet, mais plutôt à une forme de division du travail: en effet, dans le même paragraphe où il déconseille au gentilhomme d'approfondir les questions de poétique, Piccolomini s'étonne que la *Poétique* d'Aristote n'ait pas encore été commentée intégralement, et laisse entendre que lui-même pourrait poursuivre à l'avenir — comme il le fera en effet — le travail brillamment entrepris par son maître Vincenzo Maggi<sup>20</sup>. Mais cette dissociation entre une pédagogie morale qui se

18. *Institutione* III 9, *Della Poetica*, f. 47r. Sur ce passage, voir les réflexions de ELLERO Maria Pia, « I volgarizzamenti e la felicità mentale. L'umana perfezione' nella *Filosofia naturale* di Alessandro Piccolomini », in LIBRANDI Rita e PIRO Rosa (ed.), *Lo scaffale della biblioteca scientifica in volgare (secoli XIII-XVI)*, Atti del convegno (Matera, 14-15 ottobre 2004), Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2006, p. 453-467 (p. 458-459).

19. *Institutione* III 9, *Della Poetica*, f. 47r-48r: « concio sia che al meno a la ricreation de la mente, alcuna volta affannata, potria giovarvi; dove che in altra lingua nol potria fare, per essere appresso di noi perduta quella dolcezza che i versi latini e greci portavano; come quella che con la proprietà della lingua e con l'uso di giorno in giorno si nasce e si perde; come più che in altro si può conoscer ne i versi greci, e massimamente in quella sorte che usavano ne' chori de le comedie e tragedie; concio sia che difficilissima cosa sarebbe che chiunque i versi d'Aristofane, di Sofocle e d'altri, sentisse, quelli versi, e non prosa, ne giudicasse; il che averrebbe anchora de i versi di Terentio, di Plauto e di Seneca »; « Il che fa chiaro argomento, che insieme con le lingue vada mutandosi il diletto che da i ritmi de i Poeti dolcemente l'orecchie nostre percuote; a che si aggiogne anchora che, essendo la base della Poesia la imitatione (come ben mostra il nome), è forza che, col cangiarsi de' costumi e dell'attioni de gli huomini e usanze di quelli, si vengha parimente a cangiarsi l'imitatione di tai cose; la quale, per il natural piacere che hanno gli homini del cognoscere e del sapere, fuor di modo, a guisa di pitture ben simili, diletto ne porga. Cangiandosi dunque questa imitatione, che è il fondamento della Poesia, è necessario che 'l diletto che vien da i Poeti vada anchor cangiandosi de giorno in giorno ».

20. *Institutione* III 9, *Della Poetica*, f. 47v: « E di qui nasce che li scritti di coloro che de la Poesia han trattato sono giudicati difficilissimi e quasi inintelligibili, come, poniamo caso, è la Poetica d'Aristotele, che nissun fino a questi tempi (che io sappia) è stato c'habbia hauto ardire di dichiararla già mai »; 48r: « il vostro fondamento principal sia intorno a quel breve trattato de la Poetica d'Aristotele, procacciando d'odirla a viva voce dichiarar da qualche persona dottissima, e tanto più per non essere ch'io sappia interprete alcuno. E io in questo potrò

veut aussi rationnelle que possible et une interprétation des textes anciens qui serait réservée aux spécialistes est un geste de rupture qui nous semble remarquable.

Comment faut-il interpréter cette proposition radicale ? S'agit-il vraiment, pour le jeune Piccolomini, d'élaborer un nouveau modèle culturel pour les élites siennoises, ou bien entre-t-il dans sa démarche une part de stratégie, la volonté de se donner une physionomie bien reconnaissable au moment où il fait son entrée, à un peu plus de trente ans, dans un milieu intellectuel parmi les plus prestigieux d'Italie ? Un début de réponse nous est suggéré par la comparaison avec la deuxième version du traité, qui paraît en 1560 à Venise sous le titre d'*Institutione morale*<sup>21</sup>. Or, parmi les nombreux changements qu'introduit cette réécriture, il en est d'importants qui concernent le rôle éducatif de la littérature et qui, comme l'a montré Eugenio Refini, finissent par atténuer considérablement la sévérité des positions juvéniles de l'auteur<sup>22</sup>. L'étude des textes anciens se voit désormais reconnaître un certain intérêt éthique : non seulement, en effet, la lecture de l'historiographie y est recommandée tout au long de la vie comme une source d'enseignements moraux et politiques, mais l'auteur admet aussi qu'il y a dans les œuvres littéraires une composante, la peinture des 'caractères', qui garde intacte sa valeur éthique malgré la transformation des langues et des cultures. Enfin et surtout, Piccolomini introduit dans le livre IV du traité un *Discorso per modo di digressione intorno alle facultà della Poesia* qui exalte le rôle civilisateur de la poésie en reprenant des arguments classiques de la tradition humaniste<sup>23</sup>. Par ces remaniements, en somme, l'auteur semble reconnaître qu'il y avait, dans la première version de son traité, quelque chose d'excessif, de trop radical.

Cela pourrait s'expliquer par la relation polémique que l'*Institutione* de 1542 établit implicitement avec des formes d'écriture qui étaient majoritaires, à l'époque, dans le domaine de l'éthique. La distinction nette que Piccolomini trace entre une *dialectique* rigoureuse, une *rhétorique* à utiliser avec modération et une *poétique* n'ayant que peu de rapport avec la vérité, a aussi pour cible cette ambiguïté statutaire qui caractérisait le genre du *dialogue* et qui avait contribué à en faire la forme privilégiée de l'écriture éthique en langue vernaculaire. Or, le jeune Piccolomini, nullement insensible aux qualités du genre dialogique, avait exploré à plusieurs reprises, avec une virtuosité remarquable, cette intersection féconde et dangereuse entre dialectique, rhétorique et poétique. C'est bien entendu le *Dialogo della bella creanza delle donne* qui exploite le mieux cette ambiguïté. S'agit-il d'un dialogue ou d'une comédie ? D'une provocation littéraire facétieuse ou d'un débat éthique sérieux ? Les conclusions immorales du dialogue ne sont admissibles que si l'on considère celui-ci comme une œuvre de

giovarvi, con farvi parte d'alcuni scritti che sono a presso di me de l'eccellentissimo filosofo il S. M. Vincentio Maggio, mio precettore ; il quale dottissimamente ha tal Poetica d'Aristotele alluminata ». Piccolomini publiera sa traduction de la *Poétique* en 1572, ses *Annotationi* en 1575.

21. PICCOLOMINI Alessandro, *Della Institutione morale*, Venezia, appresso Giordano Ziletti, 1560. Une comparaison entre les deux versions du traité est amorcée par VENDRUSCOLO Livia, « Il problema filologico dell'*Institutione* di Alessandro Piccolomini », *Filologia e critica*, n° VIII (1983), p. 161-177.

22. REFINI E., 'Per via di annotationi'..., p. 74-76.

23. Comme l'a montré Refini ('Per via di annotationi'..., p. 76), cet ajout est en fait une reprise de la préface du recueil des *Cento sonetti*, paru en 1548.

fiction, relevant donc de la poétique. Mais l'effet des arguments théologiques avec lesquels Raphaëlle invite la jeune Marguerite à l'adultère ne serait pas aussi troublant si ces arguments étaient totalement dénués d'efficacité rhétorique, voire de solidité dialectique<sup>24</sup>. Le goût de Piccolomini pour les ambiguïtés de la forme dialogique se manifeste aussi, bien que de manière plus discrète, dans deux autres écrits de la même époque. La traduction de l'*Oeconomicus* de Xénophon, publiée à Venise en 1540, est souvent considérée comme le pendant sérieux du *Dialogo della bella creanza*, dont il semble désavouer l'irrévérence par une exhortation aux valeurs traditionnelles de la famille patriarcale<sup>25</sup>. À y regarder de plus près, cependant, on constate que Piccolomini ne manque pas de valoriser les éléments d'ironie socratique présents dans le texte original<sup>26</sup> — sans compter que la déclinaison du même dispositif dialogique *in utramque partem*, pour et contre l'institution du mariage, est en elle-même assez ironique. Une autre traduction publiée la même année, celle d'un extrait des *Métamorphoses* d'Ovide, témoigne de cet intérêt pour les formes dialogiques<sup>27</sup>. Piccolomini isole en effet dans le livre XIII du poème les deux discours (v. 1-381) par lesquels Ulysse et Ajax se disputent la possession des armes d'Achille. Il s'agit d'un texte célèbre, morceau brillant d'éloquence contradictoire que les lecteurs du *Cinquecento* interprètent souvent à l'aune de la querelle humaniste opposant les armes aux lettres<sup>28</sup>. Mais ce dialogue éthique tiré d'une œuvre littéraire illustre aussi le formidable pouvoir de la rhétorique, l'issue du conflit étant décidée moins par la solidité des arguments que par la virtuosité avec laquelle Ulysse manie l'art de la parole<sup>29</sup>.

Une fois arrivé à Padoue, Piccolomini ne pouvait donc rester insensible aux qualités des dialogues de Sperone Speroni, qui n'avaient pas encore été publiés, mais auxquels la diffusion manuscrite assurait déjà une certaine notoriété : nous avons vu que le Padouan est cité dans l'*Institutione*, seul non Siennois parmi les écrivains en prose, comme « eccellentissimo filosofo et oratore » et que l'auteur promet d'envoyer à Laudomia quelques-uns de ses « divinissimi dialogi ». En même temps, la sensibilité littéraire de Piccolomini devait aussi lui permettre de mesurer l'audace qu'il y avait à choisir le dialogue comme forme à peu près exclusive de l'écriture philosophique, ainsi que d'apprécier à leur juste valeur les aspects les plus novateurs — tout à la fois fascinants et déconcertants — du style dialogique de Speroni. Le parti pris résolument

24. Sur le *Dialogo*, voir PIÉJUS Marie-Françoise, « Vénus bifrons... », BALDI A., *Tradizione e parodia...*, ainsi que les introductions de deux éditions récentes, celles de BLANC-SANCHEZ Mireille (Grenoble, Ellug, 2000) et d'ALFANO Giancarlo (Roma, Salerno, 2001).

25. *La economica di Xenofonte*, tradotta di lingua greca in lingua toscana dal S. Alessandro Piccolomini, Venezia, Al segno del Pozzo, 1540.

26. C'est la thèse que développe Diana Robin dans l'article publié dans ces actes.

27. *Le due orationi le quali sono nel terzodecimo libro del Metamorfosi d'Ovidio, l'una d'Aiace e l'altra d'Ulisse (...)*, Venezia, Al segno del Pozzo, 1540.

28. QUINT David, « The Debate between Arms and Letters in the *Gerusalemme Liberata* », in BLOOM Harold (éd), *The Italian Renaissance*, Philadelphia, Chelsea House, 2004, p. 339-363 (p. 340-341).

29. Comme le souligne, à la fin de l'épisode, le narrateur ovidien : « Mota manus procerum est et, quod facundia posset, / re patuit ; fortisque uiri tulit arma disertus » (XIII, 382-383 : « L'assemblée des chefs fut persuadée et témoigna par sa décision du pouvoir de l'éloquence ; ce fut un orateur qui obtint les armes du guerrier », OVIDE, *Les Métamorphoses*, texte établi et traduit par LAFAYE G., septième tirage revu et corrigé par Le BONNIEC H., Paris, Les Belles Lettres, 1991).

dramatique, la structure sinueuse et ouverte, la fréquence d'ellipses et de transitions rapides, l'élocution *concettosa*, l'accent mis sur des opinions subjectives plutôt que sur des idées stables et rigoureusement définies : tout ce qui, quelques décennies plus tard, allait attirer sur les *Dialogi* l'attention de la censure post-tridentine, devait évoquer déjà aux yeux des contemporains une forme de relativisme sceptique — Speroni lui-même n'était d'ailleurs pas loin de l'avouer qui, dans la préface de son *Dialogo della vita attiva e dimostrativa*, justifiait par une forme d'impuissance démonstrative son choix de la forme dialogique, où s'exprimerait non pas la « verità », mais le « verisimile d'alcune deboli opinioni »<sup>30</sup>.

C'est au contact de cette forme extrême de dialogisme philosophique, et sans doute pour s'en écarter, que Piccolomini élabore une recette stylistique on ne peut plus *monologique*. Le genre du traité est choisi comme le mieux à même de donner une présentation claire, ordonnée et rigoureuse des doctrines philosophiques — y compris de celles de Platon, dont les dialogues, met en garde l'auteur, peuvent s'avérer déroutants pour un lecteur non averti<sup>31</sup>. Structuré de manière hiérarchique, scandé par de nombreuses partitions internes, riche en annonces et en résumés, le discours philosophique de Piccolomini se veut le plus abstrait et le plus rationnel possible. Sans être à proprement parler une traduction d'Aristote, l'écriture de l'*Institutione* s'efforce manifestement d'adhérer au modèle du philosophe grec tant sur le plan des procédés démonstratifs que dans ses choix rhétoriques et lexicaux. Bannissant les intrusions subjectives, les ellipses, le recours abusif à l'analogie, le raisonnement procède de manière scrupuleusement déductive, sans craindre ni la lenteur ni la monotonie syntaxique. Les choix verbaux obéissent moins à un critère d'élégance qu'à une volonté de précision conceptuelle, et tendent donc à exclure les métaphores et tous les instruments rhétoriques de la *variatio* ou de l'*amplificatio*. De manière générale, c'est à une forme d'ascèse stylistique que se livre Piccolomini dans son traité, en renonçant à toutes ces formes d'agrément 'littéraire' qui étaient courantes, à l'époque, dans la prose en langue vernaculaire, comme les hypotyposes, les *sermocinationes*, les anecdotes, les citations ou les allusions poétiques.

30. « avendo io smarrita la strada delle ragioni dimostrative, le quali dirittamente conducono all'albergo delle scienze, vago nondimeno di pervenire alla verità, la quale per natura e per antica consuetudine amo ed apprezzo sopra ogni cosa ; per lo sentiero de' probabili e persuasivi discorrimenti mettendomi, giungo a gran pena al verisimile d'alcune deboli opinioni ; le quali non son corpo né anima, ma ombra solo e sembianza del vero aspetto, che indarno tento di rivedere [...] Dunque non senza cagione i miei scritti [...] sono tutti dialogi », cité par DANIELE A., « Sperone Speroni... », p. 24. Sur le style dialogique de Speroni voir FOURNEL Jean-Louis, *Les Dialogues de Sperone Speroni : liberté de la parole et règles de l'écriture*, Marburg, Hitzeroth, 1990.

31. *Institutione* III 8, *Della Retorica*, f. 46v : « Molto utile ancor sarien quelle cose che in tal proposito per i suoi Dialoghi ha sparse Platone ; ma, più che in altro luogo, nel Gorgia, nel Fedro, e nel secondo della Republica ; avvertendovi che, si come in tutte l'altre materie di che tratta Platone, così in questa parimente bisogna esser molto diligente per mettere insieme le cose sue. Conciò sia che egli per via molto lontana da quella d'Aristotele, per interrogazioni, divisioni, et inductioni, va in questa e in quella parte de i suoi Dialoghi, hor questa bella cosa e hor quella lasciando, tal che, non senza infinita avvertenza, non una o due volte fa di mestieri di leggere i suoi Dialoghi, ma molte e molte, sforzandosi di radunar insieme tutto quel che in una stessa materia ne insegna ; e tai cose raccolte insieme, se ben si considerano e ordinano in fra di loro, partoriran dottrina maravigliosa » ; une mise en garde analogue se trouve dans le livre VII, chapitre 11.

Il serait cependant abusif de ne voir dans l'aristotélisme de Piccolomini que le symptôme d'un 'retour à l'ordre' idéologique. Cette stratégie traduit aussi un souci pédagogique de clarté et la volonté d'explorer de nouvelles formes de vulgarisation du patrimoine philosophique, peut-être en fonction de nouveaux publics. En avançant avec une virtuosité de funambule sur l'étroite ligne de crête séparant littérature et philosophie, Speroni proposait à ses lecteurs moins un enseignement moral qu'une expérience de la diversité et de la contingence des positions morales. Miroir et aliment de la conversation mondaine, école de tolérance et de désenchantement, ce genre d'écriture devait sembler à Piccolomini peu adapté aux exigences de formation d'une élite citadine se destinant à la vie active. Il choisit alors la voie, plus austère mais plus sûre, de la pédagogie normative et méthodique et, surtout, se forge les instruments nécessaires pour la rendre accessible à un public de non-spécialistes. Sans pouvoir rendre compte ici des aspects linguistiques de l'*Institutione*, il faut souligner l'ambition d'un travail visant à faire de la langue toscane un outil conceptuel aussi rigoureux et aussi clair que l'étaient les langues classiques. Piccolomini exagérerait sans doute quand il affirmait, en 1550, avoir été « forse il primo » à traiter des sujets philosophiques « con pura lingua italiana »<sup>32</sup>. Mais on ne peut nier que l'œuvre de vulgarisateur dont l'*Institutione* est le premier jalon lui vaille une place respectable, et non encore pleinement reconnue, dans l'histoire de la prose philosophique et scientifique en langue italienne<sup>33</sup>.

\*

Il y a, malgré tout, quelque chose d'abstrait et de volontaire dans la manière dont l'*Institutione* prétend refonder la pédagogie morale en s'affranchissant ainsi du relativisme et des ambiguïtés qui étaient typiques de la forme dialogique. Cela dit, quand on explore plus attentivement le traité, des indices apparaissent d'une attitude plus souple, plus encline au compromis. Nous en donnerons deux exemples. Dans les livres centraux de l'*Institutione* (V et VI), Piccolomini opère une synthèse originale entre deux parties de l'œuvre aristotélicienne : d'une part, la section de l'*Éthique à Nicomaque* qui est consacrée aux 'vertus' (*aretai*), définies comme juste milieu entre deux défauts opposés ; de l'autre, cette partie du deuxième livre de la *Rhétorique* où Aristote passe en revue les 'caractères' (*ethe*), les différentes dispositions morales dont l'orateur doit tenir compte pour rendre son discours plus convaincant<sup>34</sup>. L'écriture morale acquiert ainsi une fonction plus large : il ne s'agit pas seulement de dicter des règles et d'indiquer des modèles, mais aussi de décrire, avec une certaine neutralité, des comportements typiques et récurrents. Les raisons de cet élargissement sont indiquées dans l'introduction au sixième livre de l'*Institutione* :

32. Lettre de dédicace (datée du 30 mars 1550) de l'*Instrumento della filosofia*, publié en 1551 (cité par DANIELE A., « Sperone Speroni... », p. 39).

33. Sur ce thème, en plus de l'article d'Anna Siekiera publié dans ce volume, voir CELSE-BLANC Mireille, « Alessandro Piccolomini disciple d'Aristote ou les détours de la réécriture », in MAZZACURATI Giancarlo e PLAISANCE Michel (éd.), *Scritture di scrittura. Testi, generi, modelli nel Rinascimento*, Roma, Bulzoni, 1987, p. 109-145.

34. Cette reprise de la *Rhétorique* est signalée et commentée par CESTELLI-GUIDI B., « Educare a essere 'anticamente moderno'... », p. 176.

Considerando adunque che le dette circostantie de le virtù, [...] che, per diversi affetti e diverse occorrentie et conditioni de gli huomini co i quali si ha da conversare, van cangiandosi tutto 'l giorno ; occorrendo di conversare con coloro che per varij accidenti hor temano, hor sperano, hor amano, hor son'allegri, hor si attristano, hor sono felici, hor miseri, hor'iracundi, hor mansueti, hor'amici, hor nemici, hor pietosi, hor crudeli, hora invidiosi, hora verecundi, e hor d'un affetto, e hora d'un altro imbruttiti, secondo che la fragilità de l'humana vita n'apporta tutto 'l giorno occasione ; e cognoscendo ch'altrimenti n'accasca di operare e ragionare con gioveni, altrimenti con vecchij, in altra guisa con ricchi, in altra con poveri, altrimenti con chi può molto, in altra maniere con amici, et in altra con Donne, e così de l'altre conditioni similmente ; ho pensato che non sia fuor di proposito che alquanto, se non di tutti, almen di parte di questi affetti et condition d'huomini vi ragioni, dicendovi alcune cose più generali, da le quali voi facilmente, applicandole a l'occasion particolari, potiate in ogni caso spetiale governarvi <sup>35</sup>.

Les hommes, observe Piccolomini, agissent dans un contexte social divers, mouvant et imprévisible, composé d'individus qui sont à la fois très différents les uns des autres et extrêmement changeants en eux-mêmes. Pour morales qu'elles soient, leurs actions risquent ainsi de se révéler inefficaces ou d'avoir des effets inattendus. Il ne suffit donc pas de pratiquer les vertus : il faut aussi être capable de s'adapter aux circonstances, aux caractères et aux passions de ses interlocuteurs. La rhétorique, que Piccolomini semblait vouloir exclure du domaine de l'éthique, trouve ainsi une nouvelle légitimité, et cela aussi bien sur le plan de la *praxis*, comme boussole permettant de s'orienter dans le monde de la contingence, que sur le plan de l'écriture, comme instrument idéal pour décrire cette dimension multiple et mouvante. Sous ce dernier rapport, à vrai dire, la lecture de la section consacrée aux « affetti et conditioni de gli huomini » se révèle décevante. En effet, Piccolomini ne s'écarte guère de la *Rhétorique* d'Aristote, dont il reprend assez fidèlement la liste et les descriptions des *ethe* — qu'il s'agisse d'affects (colère, pudeur, crainte, courage, gratitude, pitié, indignation...) ou bien de types humains (les jeunes, les vieux, les nobles, les riches...). La seule innovation remarquable consiste en l'ajout d'un chapitre final intitulé *De la conversation e intertenimenti con donne nobili* (VI 17), où l'auteur expose brièvement les idées philogynes qui lui sont chères et en profite pour faire à nouveau l'éloge de Laudomia Forteguerra. À part cela, donc, il s'interdit toute forme d'*aggiornamento* de ces portraits éthiques ou tout recours à des instruments littéraires qui auraient pu les rendre plus vivants et plus mémorables. Mais l'austérité formelle de cette section n'empêche pas qu'elle représente le symptôme d'une tension interne au projet de Piccolomini et qu'elle annonce, par ailleurs, certains développements importants de la littérature éthique qui, à partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, va s'intéresser de plus en plus à la représentation de 'caractères' saisis dans les interactions complexes de la vie sociale.

C'est une autre forme de compromis qu'on peut observer dans la dernière partie de l'*Institutione*. Les livres neuvième et dixième du traité sont consacrés respectivement à l'amour et à la vie familiale, deux thèmes relativement marginaux dans l'éthique aristotélicienne, mais que la culture du premier *Cinquecento* avait rendus, surtout le premier, à peu près incontournables — il faut d'ailleurs rappeler que, dans la dédicace du traité, Piccolomini avait décliné

35. *Institutione* VI 1, *Prohemio del Sesto Libro*, f. 107v.

l'étrange proposition que lui avait faite Laudomia d'ajouter un quatrième livre aux *Dialogues d'amour* de Léon l'Hébreu<sup>36</sup>. C'est en tout cas dans ces deux livres que l'*Institutione* se rapproche le plus des formes contemporaines de littérature éthique, et tout particulièrement de deux dialogues de Speroni, *Dell'amore* et *Della cura familiare*, qui sont repris de manière assez étendue et assez précise pour que l'accusation de plagiat que le Padouan porta dès 1542 contre Piccolomini semble pleinement justifiée. Point culminant des tensions entre les deux hommes et cause de leur rupture définitive, cet épisode a été souvent évoqué par la critique, mais reste difficile à cerner dans ses tenants et ses aboutissants<sup>37</sup>. Piccolomini pouvait difficilement espérer que ses emprunts passeraient inaperçus, à moins que l'*Institutione* n'ait été initialement réservée à une circulation manuscrite et ensuite publiée à l'insu de son auteur<sup>38</sup>. Peut-être pensait-il que le plagiat ne serait pas dénoncé, compte tenu du refus que Speroni avait toujours opposé à l'idée de publier ses œuvres — alors que ce fut sans doute en découvrant le 'vol' du Siennois que celui-ci se décida enfin à autoriser l'édition des *Dialogi*, parue à Venise en cette même année 1542<sup>39</sup>.

Quelles qu'aient été les intentions de Piccolomini, et quel que soit par ailleurs le jugement que l'on peut porter sur sa conduite, cet épisode fait ressortir toute la complexité de la relation qu'il entretient avec le modèle de Speroni. Ses emprunts aux *Dialogi* sont, nous l'avons dit, considérables, et dépassent sans conteste les limites que la culture humaniste fixait à la pratique légitime de l'*imitatio*<sup>40</sup>. En même temps, il est rare que Piccolomini reprenne tel quel le texte des *Dialogi*, et les modifications qu'il introduit sont parfois assez nombreuses et assez cohérentes pour qu'il faille plutôt parler d'une stratégie de *réécriture*. Conor Fahy a montré comment, dans le neuvième livre de l'*Institutione*, certaines citations du *Dialogo d'amore* ne servent en fait qu'à mieux critiquer la conception de l'amour que le texte de Speroni semble défendre<sup>41</sup>. Mais la comparaison entre le traité de Piccolomini et sa source fait également apparaître quelques modifications intéressantes du point de vue formel. Parmi les exemples possibles, nous allons nous arrêter brièvement sur un extrait du chapitre IX 7 de l'*Institutione* (*Dove si biasma la Gelosia e si dimostrano tre spetie di Timore amoroso*), qui résulte d'un savant assemblage de plusieurs fragments du *Dialogo d'amore* (les points de contact sont indiqués en italique) :

36. *Institutione, A la nobilissima e bellissima Madonna...*, n.n.

37. Les documents essentiels de ce dossier sont cités par POZZI Mario dans son édition des *Trattatisti del Cinquecento*, t. I, Milano-Napoli, Ricciardi, 1978, p. 1179 ; voir aussi DANIELE A., « Sperone Speroni... », p. 40-41.

38. C'est ce que suggère CERRETA F., *Alessandro Piccolomini...*, p. 35.

39. Ce qui semble confirmé par les documents inédits que publie MORO Giacomo, « Appunti sulla preistoria editoriale dei *Dialogi* e della *Canace* », in *Sperone Speroni...*, p. 193-218 (p. 199-200).

40. Sur cette distinction voir QUONDAM Amedeo, « Note su imitazione e 'plagio' nel Classicismo », in CHERCHI Paolo (éd.), *Sondaggi sulla riscrittura del Cinquecento*, Ravenna, Longo, 1998, p. 12-26.

41. FAHY Conor, « Love and Marriage in the 'Institutione' of Alessandro Piccolomini », in BRAND C.P., FOSTER K., LIMENTANI U. (éd.), *Italian Studies presented to E. R. Vincent*, Cambridge, W. Heffer, 1962, p. 121-135 (p. 122-124).

Per la qual cosa non essendo altro la gelosia che un timore che i meriti e la virtù d'altri, superando il proprio nostro valore, non ne tolghin quella possessione de l'animo de l'amato, la qual per ultimo fine desiderian d'ottenere, ne segue che questa gelosia ogni hor più quella speranza, che per noi proprij haviamo, ne i meriti del rival nostro portando, a poco a poco *il nostro amore, o riducendolo in niente, o cangiandolo in rabbia, lo dissipi e sciolgha, e molte volte in tal furor lo trasmuti, che non altrimenti arda la charità che il foco faccia il papiro, poscia che l'olio o la cera che lo pasceva è mancata.* Distrugge dunque la gelosia la speranza, e conseguentemente l'amore, *niente altro producendo nel petto dell'amante, senno il trovar egli tutta via in se medesimo qualche vizio e defetto e nel rivale qualche ornamento e virtù, dando in tal guisa bando a poco a poco a la speme che l'amor suo gli pasceva.* Et se alcun dicesse che la gelosia più tosto fa crescer la virtù dell'amante che punto la spengha, *conciò sia che sempre il geloso andrà facendosi tale in virtù, che superar possa il rivale, dove che, se la gelosia non fusse, non harrebbe un tal stimolo di tutta via rendersi più pregiato e più degno, gli risponderai che questa tal utilità è a la gelosia accidentale, e non essenziale: sì come diremo che la infirmità sia causa molte volte di bene, però che, sì come coloro che hanno provata la infirmità, più diligentemente poi, schivando i cibi mal sani, s'ingegnan di viver sani, così coloro che gelosi sono, per schivar il danno che la gelosia essenzialmente ne porta loro, s'ingegnan di farsi più degni appresso della cosa amata. Il che, anchor che sia ben fatto, nondimeno non procede essenzialmente dall'infirmità della gelosia, ma più tosto come per accidente, secondo che dell'infirmità corporee adiviene. E se replicando alcun mi dicesse che la gelosia è segno d'amore, conciò sia che nessun saria mai geloso di quella cosa ch'egli non ami, rispondo che ben è vero che dove è gelosia è amore, quantunque infermo e imperfetto; nondimeno, non per questo segue che dove sia amor perfetto la gelosia si*

(Grazia): Ora cotal virtù della speme, questo bel parto della ragione, questa santissima e cortesissima dea, madre e nutrice di amore, turba e spegne la gelosia; la quale, togliendo alle nostre voglie il vivo e soave umore della loro speranza e il rivale pascendone, è cagione che *quel pellegrin desiderio che già amore fu nominato, fatto rabbia e furore, non altramente arda e distrugga la carità che il fuoco faccia il papiro, poscia che l'olio è consumato.* [...] <sup>42</sup>

(Grazia): Tale è adunque la perfezion dell'amore di cui parliamo, la quale malamente puote aver luoco in quel cuore, ove siede la gelosia, monstro orrendo e pien di paura; *cui null'altra cosa produce nel petto all'innamorato, fuor che 'l trovar lui in sé medesimo alcun difetto onde sia esente il rivale, dubitando tutt'ora della fede e della constanzia della sua donna.*

(Tasso): A me par che, nascendo in tal guisa e di così fatta radice, sia buona cosa la gelosia; *perciò che il geloso continuamente procurerà d'esser tale in virtù che pochi o niuno se li pareggi* [...]

(Grazia): Così è buona la malattia, e così giova il nemico: *ché l'uomo uso all'infirmità schiva il cibo mal sano, e molte fiato, per meglio guardarsi dall'avversario, è più fedele agli amici. Per la qual cosa, come la febbre che ci mena a morire, in tanto è segno di vita in quanto non la sente chi non è vivo; così, avvegnadio che 'l geloso sia innamorato, nondimeno la gelosia è strada che più tosto ad odiare che ad amare ne conduce* <sup>43</sup>

42. SPERONI Sperone, *Dialogo d'amore* in POZZI M. (éd.), *Trattatisti del Cinquecento...*, p. 516.

43. SPERONI S., *Dialogo d'amore*, p. 515.

ritruovi ; sì come per essemplio la febre nel medesimo modo è segno di vita, essendo che dove è la febre bisogna che sia vita, quantunque inferma e imperfetta, ma non però sarà vero, che dove si trovi vita sincera e perfetta, si possa febre trovare. Onde si come la febre, ben che non possa haver luogo sennò in persona viva, nondimeno più tosto a morte che a vita ne suol condurre, così la gelosia, avengha dio che in un innamorato risieda, non è però ch'ella più tosto ad odio che ad amor non guidi altrui<sup>44</sup>.

Tout en altérant l'ordre des passages empruntés, Piccolomini reprend principalement les répliques du personnage de « Grazia » (Niccolò Grassi), qui mène la discussion dans les premières pages du *Dialogo* ; quand il intègre des répliques d'autres personnages, comme ici celle de Bernardo Tasso, il le fait sous la forme d'objections dialectiques internes au raisonnement de l'auteur (« Et se alcuno dicesse che... gli riponderei... » ; « Et se replicando alcun mi dicesse... rispondo che... »). À part cette transformation du dialogue en monologue, on observe plusieurs interventions qui modifient en profondeur le style et le rythme du discours. L'attention de Piccolomini a été manifestement attirée par des rapprochements analogiques, qui condensent les concepts en images singulières et donc mémorables : le feu qui détruit le papier après avoir épuisé l'huile qui le nourrissait ; la maladie qui se révèle propice à la santé du malade parce qu'elle l'oblige à éviter les aliments nocifs ; la fièvre comme un signe paradoxal de vie. En même temps, si chez Speroni une image foudroyante remplace volontiers un long raisonnement (« l'uomo uso all'infirmità schiva il cibo mal sano »), Piccolomini tient à expliciter les analogies en multipliant les connecteurs logiques et en articulant nettement le parallélisme entre le concept et l'image correspondante (« sì come coloro che hanno provata la infirmità più diligentemente poi, schivando i cibi mal sani, s'ingegnan di viver sani, così coloro che gelosi sono, per schivare il danno che la gelosia essenzialmente ne porta loro s'ingegnano di farsi più degni appresso della cosa amata »). Et alors que Speroni aligne les paradoxes en une salve étourdissante d'épigrammes, Piccolomini s'arrête sur chacun d'entre eux pour le décortiquer patiemment à l'aide de distinctions logiques (« non essenzialmente... ma per accidente »), de concessions prudentes (« ancor che... nondimeno »), de démonstrations méticuleuses qui multiplient et distendent les volutes de sa prose.

La fascination pour la rhétorique flamboyante de Speroni se manifeste donc en même temps que la volonté de la dépasser par un style démonstratif plus rigoureux. Plutôt qu'à déguiser les emprunts au *Dialogo d'amore*, qui restent très visibles, ce travail de réécriture semble en effet destiné à illustrer l'écart entre la désinvolture élégante d'une conversation mondaine et la solidité d'une vraie démonstration philosophique<sup>45</sup>. S'il avait voulu donner à son rival padouan

44. *Institutione*, IX 7, f. 198r-199v.

45. Seule la plus reconnaissable de ces images (celle du « papiro ») sera supprimée quand Piccolomini retouchera ce passage pour la nouvelle édition de son traité. Voir *Institutione*

une leçon de rigueur intellectuelle — serait-on tenté de dire —, Piccolomini ne s'y serait pas pris autrement... Il est d'ailleurs troublant de rencontrer, quelques lignes après ce passage, l'évocation d'un dialogue 'réel' auquel l'auteur siennois aurait récemment participé et au cours duquel il aurait tenu les propos que son écriture ne ferait qu'enregistrer :

E hor mi soviene (Alessandro amatissimo) che, trovandomi io poco fà un giorno in Venetia insieme co l'Escellentissimo Iurisconsulto M. Alessandro Sozini, giovine di trenta anni, e di lettere e giuditio così maturo che ne i primi studij d'Italia è con gran sua gloria celebrato e chiamato ; trovandomi, dico, seco in Venetia questo Settembre passato, che egli, per trovarsi alle nozze della virtuosissima Mad. Portia sua sorella amatissima, a Padova si condusse, et essendo ambidue noi un giorno in luogo dove, tra più Gentil homini, due Nobilissime Madonne si ritrovavano, fui da l'una di quelle domandato (quasi ch'ella s'indovinasse che io ne sapesse render conto per esperienza) chi di due amanti mostraria segno di peggiore animo verso l'amata sua, o chi geloso fusse, o chi dalla sua donna lontan si partisse. Io senza molto pensarvi (sì come M. Alessandro vi potrà far testimonio), dappoi che lungamente hebbi mostrato che non solamente la lontananza non è segno di poco amore o mal animo, anzi è argomento di crescimento d'amore e di perfettissima fedeltà d'animo (come più di sotto ragionaremo), doppo questo voltatomi contra la gelosia, le feci vedere che non ha tutto 'l regno d'amore il più horrendo monstro e pestilente venen di questa : come quella che, gustata da un sol de gli amanti, ambidue attossisca con la sua forza. E se ben la gelosia non è causa de la lontananza, ella è origine di fastidiosissima compagnia, et è segno efficace di malissimo animo de l'amante verso l'amata, concio sia che il geloso vorrebbe che più tosto la donna sua a morte mendicasse la vita, che alcun altro cui ella piacesse la facesse Regina de l'universo ; oltra che nissuna virtù né bel costume di lei, per cui altri si muova a lodarla, può piacere al geloso, il qual, quantunque il più de le volte sia tale che poco vaglia da sé, e poco sia atto a giovarle o lodarla, non per questo desidera, anzi odia che alcun altro le giovi o la lodi. Tal che 'l maggior piacere che gli avesse sarebbe ch'ella sprezzata e vilipesa fusse da tutti, priva di robba, d'amici, di favore, o di ben alcuno, acciò ch'ella sforzata fosse di humiliarsegli et obligarsegli per havere sussidio da lui <sup>46</sup>.

Il est difficile de dire quel est le but de cette évocation. Il s'agit peut-être de lever tout doute, y compris par le témoignage d'un tiers (« si come M. Alessandro vi potrà far testimonio »), au sujet de la paternité du texte, et cela au moment même où Piccolomini s'apprête à reprendre presque littéralement un autre long extrait du texte de Speroni <sup>47</sup>. En même temps, la situation dialogi-

*morale...*, X 7, p. 448 : « ne segue, che mentre questa gelosia porta ogni hora più quella speranza, che per noi proprii habbiamo, ne' meriti del nostro rivale : a poco a poco, o riducendolo a niente, o convertendolo in rabbia, dissipi e sciolga amore, et molte volte in cieco furor lo trasmuti. La gelosia adunque distrugge la speranza, et consequentemente l'amore... ».

46. *Institutione*, IX 7, f. 199r-v.

47. À comparer avec SPERONI S., *Dialogo d'amore...*, p. 520-521 : « Ma io vi annunzio, o gentilissima coppia, che se la gelosia non è cagion di lontananza, certo ella è origine di fastidiosissima compagnia. [...] Però sappia chi ama la gelosia esser segno di peggior animo nell'amante verso l'amato che non è la partita, conciosia che 'l geloso vorrebbe più tosto che la sua donna brutta e inferma a morte mendicasse la vita sua, che lei alcun altro, cui ella piacesse, immortale e reina facesse dell'universo. Oltra di ciò, niun costume, niuna virtù nella cosa amata ch'altrui mova a lodarla, può piacere al geloso ; e quantunque il più delle volte egli sia tale e si fatto che poco vaglia da sé e men sia atto a giovare, nondimeno la maggior grazia che si li facesse sarebbe che, avendo ella ad ogn'ora del senno suo e della sua robba mestieri, sempre soggetta, sempre obligata, con ogni riverenza lo inchinasse e gli fosse ubbediente ». L'emprunt de Piccolomini se prolonge encore sur plusieurs dizaines de lignes. L'évocation du dialogue auquel l'auteur aurait participé deviendra beaucoup moins circonstanciée dans l'édition 1560

que évoquée propose une inversion trop ponctuelle de celle du *Dialogo d'amore* - une « virtuosissima » jeune mariée remplace la courtisane Tullia d'Aragona, un brillant jurisconsulte remplace le poète Bernardo Tasso — pour que l'on puisse écarter complètement le soupçon que Piccolomini se livre ici à une forme de malicieuse parodie... Le plagiat comme arme de polémique intellectuelle, comme stratégie pour affirmer tout à la fois une admiration réelle et une opposition stylistique et morale ? L'hypothèse est sans doute trop subtile pour être vraisemblable. Mais s'il nous plaît de l'évoquer ici, en conclusion de notre étude, c'est parce qu'elle fait briller, derrière la silhouette du compilateur ascétique et compassé de l'*Institutione*, un éclair de cette insolence qui est à nos yeux l'une des meilleures qualités de l'auteur siennois.

Matteo RESIDORI

Université Sorbonne Nouvelle Paris III

de l'*Institutione* ; cf. p. 449 : « Et hor mi soviene che trovandomi, già più tempo fa, in luogo dove, tra più gentili huomini, alcune gentilissime donne si ritrovavano, fui da una di quelle domandato... ».